

**L**e ciel, ombré de nuages, illumine la charrette griffée de ronces et de ciguës. Antoine atteint bientôt la tour. Il regarde, décontenancé, l'étroite porte entrouverte : la place est déserte depuis que le comte de Cruzini a quitté le lieu pour sa demeure ajaccienne.

Enhardi, il se rapproche et fait mine de pénétrer. Il se ravise, ressort à l'air libre puis fixe intensément l'édifice, couvert de tuiles avec des mâchicoulis en surplomb de la porte. Aveuglé par la courbe du soleil, il regagne l'intérieur. Il marche longuement sur le plancher, clignote des yeux tant l'obscurité y est répandue, excepté un faible éclat qui sourd d'une lucarne.

Petit, le maître de son père le hissait jusqu'au dernier niveau de cette construction graniteuse, ma-

jestueuse, unique rivale de la tour Gravone, vieille de deux cent cinquante ans.

Il plisse les yeux pour admirer alentours et lointains.

Le souvenir l'étreint ; il se revoit gravissant l'escalier de pierre.

Soudain, il pousse un cri : devant lui, affalé de tout son long, sur trois marches, gît le corps inanimé de Piero de Cruzini, le maître du domaine.

Il se baisse : la main droite a été clouée à une corde fixée au mur. L'effroi s'empare du berger. Quelques instants ont passé ; au loin, une buse piaule.

Il dépasse les premières habitations ocres du village, trois ou quatre bâtisses ; il rejoint un chemin tortueux ; il aperçoit un toit de lauze de Lavagna qui jure avec le tavaillon des autres maisons. La demeure se pare d'un orangé rayonnant.

Antoine frappe un grand coup au lourd portail ; un nain, au visage rougeaud, lui ouvre.

— Le maître est mort ! Le maître est mort ! hurle-t-il.

Le petit homme le dévisage longuement, avant de le guider vers un salon orné de coffres en palissandre, de miroirs ceints de volutes dorées, de chan-

deliers si grands qu'Antoine n'en a jamais admiré pareils, pas même à l'office de l'église du couvent.

Il est invité à s'asseoir sur une chaise sculptée à l'assise qu'il juge fort dure.

Une minute passe et voici Madame Pompelia de Cruzini, l'hôtesse des lieux. Elle s'immobilise devant lui, le regarde de son iris en amande. Hautaine, elle le jauge. Elle dégage un parfum de verveine. Elle le questionne, sans émotion, le remercie, le gratifie d'une pièce d'or.

Antoine prend congé des Cruzini.

Dans le comté, la nouvelle se répand : Andrea sera l'héritier des terres.

On dit qu'il gère la riche exploitation familiale de bois.

Le trésor ancestral remonte au décret du 1<sup>er</sup> septembre 1660 des Sérénissimes Collèges qui a autorisé le tracé de la route de Sagone à la forêt d'Aitone. Là-bas, le bois y est coupé, transporté jusqu'à Sagone avant d'être acheminé à Gênes. Piero de Cruzini a consolidé sa fortune au gré des déforestations insulaires et grâce aux aubaines de l'envahisseur. Ce père s'était enorgueilli d'avoir contribué, en 1684,

à la reconstruction du Palais Saint-Georges à Gênes, détruit par des bombardements français.

Les Cruzini, animés de l'intime conviction d'agir pour le bien des leurs, avaient importé une douceur, un savoir-vivre dantesque, inconnus dans ces montagnes parfumées.

Magnifier la grandeur familiale a toujours obsédé Andrea.

Les funérailles achevées, il quitte les rives corses en direction de Gênes où il rencontre un commissaire général : promesse d'un nouveau négoce.

Depuis 1561, le Sénat de Gênes préside aux destinées de l'île et le développement du commerce en a été l'enjeu. Ayant peu de considération envers l'Office de Saint-Georges, Andrea, en digne successeur, entend diversifier ses revenus.

Il dispose d'une communauté importante de travailleurs agricoles. Lassé de détruire le paysage boisé de la Cinarca, il achète d'immenses lopins de terre sur le littoral avec la ferme intention d'y cultiver du blé.

Voix pondérée du père :

— Mon fils ne transforme pas la Corse en seconde Sicile ; Gênes avale le sang de notre terre, puis l'arbre, nos champs enfin. N'oublie pas le fléau de la balance ; ne te laisse pas surprendre par les illusions apparence ; mon choix s'est toujours porté à

la sauvegarde de mes gens contre la misère — jamais à les faire asservir.

Ces mots le martèlent à l'aube de ses quarante ans.

Un désir irréprouvable de dompter la Cinarca le tenaille.

Il se décide à lever une armée de travailleurs vigoureux, d'aucuns natifs de Gênes. Il se désole du peu d'allant d'une partie de la jeunesse corse. Aux dires de certains amis, les bergers sont rétifs à l'ouvrage.

Son ardeur a transformé, en courbes ondoyantes, les blés en moyenne montagne. Elle a impressionné les comtes de Lemone et de Gravone et tout le voisinage.

Andrea, soucieux du prestige de sa maison auprès du Sénat de Gênes et de ses pairs, potentats méridionaux, ne cesse de mettre son art diplomatique au service de son œuvre.

Dans cette disposition d'esprit, un jour de mars 1701, il invite les comtes de Lemone et de Gravone.

Les préparatifs sont fastueux, la réception grandiose.

Le lin le plus fin, les carafes d'or, les faïences françaises, les miroirs vénitiens éblouissent.

Jusqu'à la fin du jour, le vin n'a cessé de couler dans leurs gorges. À la fin de la soirée, ce n'est que civilités et courtoisie.

Puis les saisons passent. Et c'est surtout, entre montagne et plage, d'immenses raies d'or : les sillons susdits.

Se forge une entente entre puissants. Les navires génois se pressent sur les ports. Des cargaisons aux quais. En deux ans, les seigneuries locales ont multiplié leurs gains. Relative atonie des autochtones inertes devant le déferlement de la main-d'œuvre italienne.

Andrea souhaite égayer le village. Des charrettes, regorgeant de victuailles, encombrant les routes sur lesquelles les travailleurs des champs se

répandent. Les chapelles sont ouvertes. L'évêché est convié à la célébration de la victoire.

Pourtant, tout cela n'estompe pas la misère ; elle est palpable. Des fantômes tranchent sur l'opulence d'Andrea. Il croise Antoine, le berger de la tour. Il en ignorait l'existence. Sa mère n'a pas daigné le lui présenter.

Antoine :

— Monseigneur Andrea, j'ai rencontré Madame votre mère à qui j'ai annoncé la fin tragique de Monsieur votre père.

Andrea le toise. Il rétorque :

— Que veux-tu donc mon brave ? Quelques écus ?

Antoine, frissonnant :

— Non, Monseigneur, j'ai eu tant de peine à voir la vie enlevée à mon Maître !

— Bien, le temps est passé, reprends ton ouvrage ; je suis ton Maître et te protégerai de la pauvreté.

Andrea tourne les talons ; le berger est désarçonné : le visage est triste.

La journée se poursuit en gourmandises, distribuées au tout-venant. Les comtes de Gravone

et de Lemone se délectent de ces réjouissances. Ils savourent les plaisirs de l'amphitryon.

Le lendemain, en ultime signe d'amitié, Andrea convie les comtes dans le grand salon. Il fait précéder une collation d'un office religieux célébré par le cardinal Racapato, venu de Rome.

L'heure du départ a sonné.

Le comte de Gravone se présente le premier.

Le comte de Lemone, lui, se fait prier. Andrea attend quelques soixante minutes mais le noble ne réapparaît pas. Inquiet, il dépêche un domestique dans sa chambre.

Des heures après, le comte de Lemone ne se manifeste toujours pas.

Le surlendemain, une diligence, à tombeau ouvert, dévale le sentier et s'immobilise près du parvis de la maison.

Deux valets, en tenue sobre, se précipitent hors des portières et s'engouffrent dans le vestibule.

— Monsieur Andrea, le comte a été retrouvé mort dans un champ de blé.

À cette annonce, la stupeur ravage le regard d'Andrea ; il s'effondre sur une chaise.

Les deux valets se perdent en logorrhées. Ils finissent par relater péniblement les circonstances de la découverte du corps. Le comte, affirment-ils, aimait à flâner au milieu des blés naissants, loin de ses forges.

Il est vrai, M. de Lemone, comme nombre de notables insulaires, s'était investi dans le commerce du fer. La proximité de l'île d'Elbe, aux mines opulentes, les plus prisées de la Méditerranée, avait été une aubaine. On susurrerait que les forges de Lemone rivalisaient avec celles de Venzolasca.

Fin financier, il s'était entouré d'une équipe d'ouvriers originaires, pour la plupart, de Ligurie ou de Toscane et il s'était enrichi de cinq forges et de vingt châtaigneraies. Elles lui garantissaient de solides revenus. Le minerai était vendu à des marchands côtiers ajacciens et bastiais qui commerçaient avec Gênes.

Le comté de Lemone courait sur des milliers d'hectares ; en son centre un palais haut de trois étages.

Andrea s'est précipité au domaine du défunt. Une chapelle ardente a été érigée. Il se penche sur le visage marbré. Quelle tristesse !